

Le mythe de Rome chez Vladimir Soloviev

BERNARD MARCHADIER

Rome occupe dans l'œuvre de Vladimir Soloviev une place centrale, et ce pour des raisons bien connues, ou moins bien connues. Mais il faut d'emblée préciser que ce qui intéresse le philosophe russe, c'est le *mythe* de Rome, c'est Rome comme entité éternelle et non pas la Rome que la plupart des auteurs ou artistes russes ont peinte ou évoquée.

Tout d'abord, Soloviev ne se rendit jamais à Rome – ou alors s'il s'y rendit pour servir la cause de l'union des Églises, le secret en fut bien gardé et il ne mentionna jamais ce voyage¹. Soloviev avait

1. Dans son livre sur Vladimir Soloviev, Constantin Motchoulski évoque le voyage à Rome (avril 1888) de Mgr Strossmayer, évêque de Zagreb et proche ami de Soloviev. À cette occasion, le prélat croate demanda au cardinal Rampolla que Soloviev fût reçu en audience par le pape Léon XIII en mai. À cette époque Soloviev se trouvait à Paris et il ne parla à aucun de ses amis français ou russes d'un voyage à Rome. Le bruit en courut néanmoins en Russie puisque le ministre autrichien en Russie, le Comte Volkensstein, communiqua à son gouvernement, par une note d'août 1888, qu'à sa connaissance Soloviev se serait rendu à Rome « im Interesse seiner Sache » (pour servir sa cause). Voir K. Močul'skij, *Vladimir Solov'ev. Žizn' i učenje*

certainement traversé l'Italie à l'automne 1875 pour se rendre en Égypte, mais rien de particulier n'avait arrêté son attention. Le 6 novembre 1875, il écrivait depuis Parme à sa mère :

J'ai traversé la France et l'Italie du Nord sans m'arrêter. [...] À Paris je me suis acheté un pince-nez, grâce auquel j'ai pu voir tous les endroits où nous sommes passés : les Alpes, la Lombardie. Du reste, jusqu'à présent je n'ai rien trouvé de frappant. La campagne russe me plaît plus que l'italienne².

Il ira jusqu'à juger l'Italie « le pays le plus vulgaire du monde³ ».

De retour du Caire, il passa une quinzaine de jours à Sorrente et Naples en compagnie de deux dames russes (mars 1876) sans plus s'intéresser au pays (il est vrai qu'il était amoureux d'une des deux dames). En fait, ses voyages de jeunesse à Paris, Londres et au Caire en passant par l'Italie le confirmèrent dans son attrait pour la Russie et, dès Paris, il écrivait à son père (lettre du 16/28 mai 1875) :

Comme il semble que vous vous ennuyez un peu de moi, je puis vous rassurer : je ne voyagerai plus, et n'irai ni dans les cimetières d'Orient ni dans ceux d'Occident, et comme des personnes bien informées m'ont prédit que je me déplacerai beaucoup, ce sera dans les environs de Moscou⁴.

D'autres facteurs contribuaient à le rendre peu apte au voyage. Il y avait d'abord sa myopie (qui, dans les dernières années de sa vie, entraîna un décollement de la rétine, le rendant aveugle d'un œil) ; on évoquera aussi son indifférence au monde matériel et aux intérêts du quotidien, sa distraction ainsi que son peu de goût pour des arts comme la musique, l'architecture ou la peinture. Or c'est ce goût, c'est le coup d'œil et l'attention aux détails de la vie, qui font le voyageur. Si Soloviev, prodigieusement érudit, avait « tout lu », il faut préciser : « sauf le *Baedeker* ». Et, s'il fut un immense littérateur – poète, polémiste, philosophe, épistolier et essayiste –, il est un genre, illustré par Montaigne, Goethe, Stendhal, le Président de Brosses ou Chateaubriand, dans lequel son génie ne s'exerça pas, c'est celui du « voyage en Italie ». Ce que Soloviev goûtait, c'était

[Vladimir Soloviev. Sa vie et son enseignement], Paris, YMCA-Press, s. d. (1^e édition : 1936), p. 171.

2. Vladimir Solov'ëv, *Pis'ma* [Correspondance], t. II, Bruxelles, Žizn' s Bogom, 1970, p. 15.

3. K. Močul'skij, *Vladimir Solov'ëv...*, *op. cit.*, p. 76.

4. Vladimir Solov'ëv, *Pis'ma*, *op. cit.*, t. II, p. 28.

surtout la nature et sa poésie (il y consacra un long essai, *La Beauté dans la nature*⁵, et peut-être un de ses plus beaux poèmes est-il celui qu'il consacra à un lac finlandais, le lac Saïma, en hiver). C'est ce sens élégiaque de la nature qu'il avait en commun avec son poète préféré, Fet, de qui par ailleurs tout le séparait⁶.

Si Rome est au centre de l'œuvre de Vladimir Soloviev, ce n'est donc pas parce qu'il aurait été séduit par les attraits de la Ville éternelle mais parce qu'à la base de sa pensée, au cœur même de son être, il y a, tout comme chez Dante, une « passion de l'Univers⁷ » à laquelle seule Rome peut répondre parce qu'elle seule peut donner un corps visible à cette idée d'*unitotalité* (« *vseedinstvo* »), qui est *bien absolu* dans la cité, *vérité absolue* dans la vie de l'intelligence et *beauté absolue* dans sa manifestation aux sens. Cette unitotalité est, pour Soloviev, un des noms de la Sagesse (*Premudrost'*), de la Sophia, figure de l'unité divine manifestée.

Or Soloviev pense avec Dante, qu'il a beaucoup lu et même traduit⁸, que le genre humain ne connaît le bien-être et la félicité que dans la mesure où il s'assimile à Dieu (*Deo assimilatur*), et que c'est quand il est le plus un (*maxime est unum*) qu'il s'assimile le plus

5. Traduction française : Vladimir Soloviev, *Le Sens de l'amour. Essais de philosophie esthétique*, trad. de B. Marchadier, Paris, Oeil, 1985, p. 171-228.

6. On ajoutera que Soloviev collabora avec Fet pour traduire l'*Énéide*, et ce au moment où il composait son étude la plus « catholique » (*La Russie et l'Église universelle*, 1889) ce qui n'est pas sans intérêt ici. Il écrira au père Pierling : « Alors que je traduis maintenant à mes heures de loisir l'*Énéide* en vers russes, je ressens très vivement à certaines minutes la nécessité mystérieuse en même temps que naturelle qui a fait de Rome le centre de l'Église universelle. » (Vladimir Solov'ev, *Pis'ma, op. cit.*, t. III, p. 154-155).

7. Paul Claudel, « Ode jubilaire pour le 600^e anniversaire de la mort de Dante », in *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 675-689.

8. Soloviev a laissé la traduction de deux sonnets de la *Vita Nova* : le VI^e, « Tutti li miei penser parlan d'Amore », et le VIII^e, « Cio che m'incontra » (Vladimir Solov'ev, *Sobranie sočinenij* [Œuvres], Bruxelles, Žizn' s Bogom, 1969, t. XII, p. 51 et 100). Il apprit l'italien pendant l'été 1883 « au point de pouvoir lire sans mal les vers les plus difficiles » (lettre de la même année à sa mère, Vladimir Solov'ev, *Pis'ma, op. cit.*, t. II, p. 38). Il confiera à Ivan Aksakov, dans une lettre de novembre 1883, son projet « d'exposer l'idée de monarchie universelle en utilisant essentiellement les termes de Dante et de Tiouttchev », *Ibid.*, t. IV, p. 27.

à Dieu⁹. C'est aussi le sens de la prière dite « sacerdotale¹⁰ » prononcée par le Christ :

Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là mais encore pour ceux qui accueilleront leur parole et croiront en moi. Que tous, ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé. Et moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée afin qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi. Que leur unité soit parfaite ; ainsi, le monde saura que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé¹¹.

Pour que l'humanité réponde à cet appel, qui est aussi sa vocation, et qu'elle réalise en ce monde l'idée que Dieu a d'elle (dans la pensée de Soloviev, cette idée a pour nom *Sophia*), il faut qu'elle soit visiblement une en son Église, c'est-à-dire rassemblée sous la houlette d'un seul pasteur (l'apôtre Pierre et ses successeurs), et une en son État.¹²

Rome incarne à la fois l'Église une et l'État un (l'Empire) en les personnes du Pape et de l'Empereur, sans confusion toutefois entre l'*auctoritas* du premier et la *potestas* du second (Soloviev, comme Dante, est gibelin : il se méfie d'un augustinisme politique qui amènerait une absorption du politique dans l'ordre chrétien, et il prône l'autonomie du politique – de l'Empereur – pour tout ce qui relève de la vie de la cité).

Soloviev nous dit :

La vie historique de l'humanité, a commencé par la confusion de Babel (Gen., 11), elle finira par l'harmonie parfaite de la Nouvelle Jérusalem (Apoc., 21). Entre ces deux termes extrêmes, consignés dans le premier et dans le dernier livre de l'Écriture, prend place le processus de l'histoire universelle, dont l'image symbolique nous est donnée dans un livre sacré qu'on pourrait considérer comme

9. Dante, *Monarchie*, I, 8, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965.

10. Soloviev dit « prière pontificale » (« La Russie et l'Église universelle », in Vladimir Soloviev, *La Sophia et les autres écrits français*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1978, p. 185).

11. Jn 17, 20-23.

12. Dans son ouvrage de philosophie morale qu'il intitule *La Justification du bien*, Soloviev définit l'Église comme « piété organisée » et l'État comme « pitié organisée », la pitié, la piété et la pudeur étant les trois vertus fondatrices de la vie morale.

une transition entre l'Ancien et le Nouveau Testament – le livre du prophète Daniel¹³.

C'est de l'exégèse de Daniel que Soloviev va partir dans ses considérations sur Rome.

Le roi Nabuchodonosor avait vu en songe une statue colossale faite de différents métaux et reposant sur des pieds de fer et d'argile ; une simple pierre les avait alors frappés et la statue toute entière s'était écroulée tandis que la petite pierre devenait une montagne qui remplissait ensuite toute la terre. Le prophète Daniel donne de cette vision l'explication suivante : la tête d'or, c'est la monarchie de Nabuchodonosor lui-même, les autres parties du corps les différents empires qui lui succéderont, le dernier étant aussi fragile que l'alliage de l'argile et du fer. Tous s'écrouleront pour faire place au Royaume de Dieu (Dn 2, 31-36). Soloviev reprend les commentaires traditionnels à ce sujet sur la succession des empires des Mèdes, des Perses et d'Alexandre le Grand, ce dernier « divisé en deux grands États nationaux à moitié grécisés – le royaume helléno-égyptien des Ptolémée et le royaume helléno-syrien des Séleucides¹⁴ ». Cependant, à la différence des exégètes chrétiens classiques qui assimilent la pierre lancée par une main invisible au Christ, Soloviev y voit Rome :

Il y avait une pierre – *capitoli immobile saxum* [Virgile, *Enéide*, IX, 448] – une petite ville d'Italie dont l'origine était enveloppée de fables mystérieuses et de miracles significatifs et dont le vrai nom était inconnu. Cette pierre lancée par la Providence du Dieu de l'histoire vint frapper les pieds d'argile du monde gréco-barbare de l'Orient, renversa et mit en poussière le colosse impuissant et devint une grande montagne. Le monde païen reçut un centre réel d'unité. [...] Au lieu d'un simulacre monstrueux composé de parties hétérogènes, l'humanité devint un corps organisé et homogène – l'Empire Romain – avec un centre individuel et vivant – César-Auguste, le dépositaire et le représentant de toutes les volontés unies du genre humain. [...] Comme le Verbe divin n'est pas apparu sur la terre dans Sa splendeur céleste, mais dans l'humilité de la nature humaine ; comme aujourd'hui encore pour se donner aux croyants Il revêt l'humble apparence des *espèces* matérielles, de même Il a préféré employer comme moyen régulier de son action

13. Vladimir Soloviev, *La Sophia...*, *op. cit.*, p. 209.

14. *Ibid.*, p. 210.

sociale une forme d'unité déjà existante dans le genre humain – la monarchie universelle¹⁵.

Conception classique, que Soloviev fait sienne, de la « Monarchia perfecta¹⁶ » d'Auguste nécessaire pour que, la « plénitude des temps » étant venue¹⁷, la semence évangélique puisse « prendre » et se répandre. Le Christ naît sous le règne d'Auguste, et la *Pax Romana* préfigure ce qu'annoncent les Anges de la Crèche : « *in terra pax hominibus bonae voluntatis* ». Dante entraîne même Soloviev plus loin : le Christ, recensé à sa naissance dans l'Empire romain et condamné à mort selon la législation de celui-ci, l'a reconnu comme empire valide du commencement à la fin de sa mission terrestre (« *in utroque termino suae militiae*¹⁸ »).

De la sorte, ce que Virgile avait annoncé être la mission du peuple romain descendant d'Énée – *Tu regere imperio populos Romane [...] Parcere subiectis et debellare superbos*¹⁹ – avait une valeur ontologique éternelle (*Imperium sine fine dedit*²⁰), et Soloviev ira jusqu'à affirmer : « Je considère Pater Aenas au même titre qu'Abraham “père des croyants” comme les véritables fondateurs d'un christianisme qui, historiquement parlant, n'a été que la synthèse de ces deux parentèles²¹ ».

Sur un autre plan, Soloviev rappellera aussi que les Romains eux-mêmes « avaient un pressentiment vague » de la vocation mystérieuse de leur cité, dont le nom (*Roma*), lu à la façon sémitique (de

15. *Ibid.* p. 210 et 212-213

16. Dante, *De Monarchia*, I, XVI 1.

17. Ga 4, 4.

18. Dante, *De Monarchia*, II, 12. Peut-être n'y a-t-il pas de meilleure illustration de cette idée d'ensemble que la célèbre « Croix de Lothaire » (Xe siècle) du trésor de la chapelle impériale d'Aix-la-Chapelle. L'une de ses faces montre, à la croisée des bras recouverts de pierres précieuses et d'un filigrane d'or, un camée de l'Empereur Auguste. L'autre face est faite d'une plaque d'argent non ornée sur laquelle est gravée l'image du Crucifié. L'idée est aussi celle du Christ empereur. Selon Erik Peterson, avant même la conversion de Constantin, les chrétiens avaient revêtu leur culte des symboles impériaux (voir son étude : Erik Peterson, *Le Monothéisme : un problème politique*, Paris, Bayard, 2007).

19. « Quant à toi, Romain, gouverne les peuples par ton empire/ Ce sera là ton art, et impose au monde en paix ta loi,/ Épargne les rivaux soumis et dompte les superbes » (Virgile, *Énéide* VI, v. 851 et *sq.*).

20. « Je leur ai donné un empire sans fin » (Virgile, *Énéide*, I, v. 279).

21. Lettre du 20 mai 1887 à Nikolai Nikolaevitch Strakhov, Vladimir Solov'ëv, *Pis'ma, op. cit.*, t. I, p. 36.

droite à gauche), dévoilait la vraie nature : *amor*. Rome avait un nom secret, et c'était l'Amour. Et Soloviev de poursuivre :

Est-ce encore un effet du hasard que, pour donner la dernière sanction à son œuvre fondamentale, Jésus choisit les environs de la *Tibériade* et, en face des monuments qui parlaient du maître actuel de la fausse Rome, consacra le maître futur de la vraie Rome en lui indiquant le nom mystique de la cité éternelle et le principe suprême de Son nouveau Royaume : *Simon bar Jonâ, m'AIMES-tu plus que ceux-là*²² ?

Par trois fois appelé à aimer, Pierre est le fondateur de la lignée appelée à remplacer la dynastie de Jules César, « pontife suprême *et dieu* », par la dynastie du « pontife suprême et *serviteur des serviteurs de Dieu*²³ ». La « pierre » de la vision de Nabuchodonosor, c'est aussi l'apôtre que le Christ lui-même a appelé « Pierre » pour y bâtir Son Église, et dont la vocation d'amour est intimement liée au nom mystique de Rome.

« Le progrès représenté par les Romains ne consiste pas seulement à avoir étendu l'unité politique jusqu'à l'Atlantique mais à lui avoir donné un centre politique solide et une forme juridique ferme²⁴ ». L'incarnation de l'*amor* dans la Cité n'est en effet possible que si y règne la justice. Comment ne pas évoquer ici le splendide tableau du chant XVIII du *Paradis*, que Soloviev ne retient pas dans son propos mais où il est sans doute permis de voir une parfaite illustration du fondement mystique de sa politique. Nous sommes au Sixième Ciel, celui de Jupiter. Dante voit dans la lumière les « étincelles d'amour qui s'y trouvaient » (c'est-à-dire les âmes des bienheureux) « Ainsi que des oiseaux sortis de la rivière/ Comme joyeux d'avoir fait bonne chère,/ Voler en rond, ou en ordre divers ». Ces oiseaux-âmes forment en voletant diverses lettres de l'alphabet. Puis les voici qui se regroupent pour dessiner la phrase « Diligite justitiam qui judicatis terram », premier verset du *Livre de la Sagesse*. Après quelque temps « Ressortirent de l'M plus de mille lumières [...]. Et chacune à sa place enfin s'étant assise,/ Je vis le chef et le col d'un grand Aigle/ Figurés par leur chœur dans l'éclatant brasier » (v. 94-96). Alors le reste des élus « avec l'M parfait, d'un glissement, la figure sacrée ». Finale du mot *terram*, le M

22. Vladimir Soloviev, *La Sophia...*, *op. cit.*, p. 212.

23. *Ibid.*, p. 213.

24. Vladimir Soloviev, article « Monarchie universelle » (*Vsemirnaja monarxija*) de l'Encyclopédie Brockhaus-Efron, in *Sobranie sočinenij*, Bruxelles, Žizn' s Bogom, t. XIII, p. 563-564.

est aussi l'initiale du mot *Monarchia*, et sa forme est celle de l'Aigle romaine dessinée par les âmes élues. Enseigne de l'Empire, cette aigle symbolise l'*ordo romanus*, le droit. C'est le droit, fruit de l'amour de la justice, qui, de la *plebs* formant un *populus*, met fin au désordre et rend possible la paix. L'empire disparu, c'est dans et par le droit que l'idée romaine d'unité de l'humanité dans la justice se maintiendra.

Si elle est par définition une garantie contre l'utopie, la référence à un *topos* normatif (Rome et le droit romain) n'est pas forcément une garantie contre l'imposture. L'Antéchrist dont Soloviev décrit l'avènement dans les *Trois entretiens* sera élu empereur romain, et il s'appuiera sur un faux pape tout aussi charlatan. Soloviev connaît trop l'Histoire et est un lecteur trop averti de la *Divine Comédie* pour idéaliser le passé de la papauté ou celui de l'Empire romain et de ses avatars. Le mythe de Rome est immortel et, depuis la fausse *Donation de Constantin* jusqu'aux falsifications caricaturales qu'en donnera l'Antéchrist solovievien, il a été et sera l'otage de toutes sortes d'abus. Mais comme Soloviev est historien, il sait aussi que seule l'idée romaine a été politiquement fondatrice, raison pour laquelle toutes les dynasties européennes – qu'il s'agît des Tudors, des Habsbourg, des Capétiens ou des Riourikides – prétendaient remonter en ligne plus ou moins directe à Énée²⁵, et que même un slavophile aussi peu soupçonnable d'esprit romain que Khomiakov soutenait – abandonnant, en homme de son temps, la généalogie dynastique pour l'ethnologie – que les Slaves étaient les vrais descendants des Troyens.

Or il est essentiel de relever que même lors de la période où il confessa le catholicisme le plus ultramontain²⁶, même lorsqu'il af-

25. Selon l'« Histoire des princes de Vladimir » (*Skazanie o kniaz'jax vladimirskix*), l'empereur Auguste aurait envoyé un de ses frères, nommé Prus, régner « au bord de la Vistule et sur les villes de Marienburg, Thorn et Dantzic », c'est-à-dire en Prusse. C'est lui l'ancêtre de Rurik et donc des princes de Kiev, Novgorod et Vladimir. Voir *Pamjatniki literatury drevnej Rusi. Konec XV-pervaja polovina XVI veka* [Monuments de la littérature de l'ancienne Russie. Fin du XV^e siècle – première moitié du XVI^e siècle], M., Xudožestvennaja literatura, 1984, p. 427. Sur les maisons régnautes européennes, voir Marie Tanner, *The Last Descendant of Aeneas. The Hapsburgs and the Mythic Image of the Emperor*, New Haven – Londres, Yale University Press, 1993.

26. Mais Soloviev, on le sait, n'abjura jamais formellement l'orthodoxie russe, soit qu'il estimât qu'un orthodoxe, une fois admise la primauté réelle de saint Pierre et de ses successeurs, était pleinement catholique, soit qu'il ne voulût pas se couper de ses compatriotes. Rappelons que le 8 février 1896,

firmait « que l'Église catholique romaine qui a remplacé l'Empire romain pour l'humanité régénérée est destinée par la volonté divine à exercer jusqu'à la fin des siècles un universel pouvoir sur la terre²⁷ », Soloviev n'en continuait pourtant pas moins d'attacher une importance centrale à la mission des Slaves, voire au messianisme slave. Ainsi sa profession de foi catholique²⁸ (celle que prononcerait à son tour Viatcheslav Ivanov en 1926 pour se réunir formellement, lui aussi, à l'Église de Rome²⁹) est-elle immédiatement suivie d'une autre « profession de foi », slavophile celle-ci :

Esprit immortel du bienheureux apôtre [Pierre], ministre invisible du Seigneur dans le gouvernement de son Église visible, tu sais qu'elle a besoin d'un corps terrestre pour se manifester. Deux fois déjà tu lui as donné un corps social : dans le monde gréco-romain d'abord et puis dans le monde romano-germain – tu lui as soumis l'empire de Constantin et celui de Charlemagne. Après ces deux incarnations provisoires elle attend sa troisième et dernière incarnation. Tout un monde plein de forces et de désirs, mais sans

après s'être confessé au père Nikolai Tolstoï, prêtre catholique de rite oriental, il assista à la liturgie au cours de laquelle il récita le Credo tridentin (avec le *filioque*) en slavon et communia. Au cours de cette liturgie, le prêtre mentionna bien évidemment le pape Léon XIII. Par la suite, celui-ci donna son approbation personnelle à ce mode de réunion à l'Église romaine. La nécessité d'une abjuration formelle devait être officiellement abolie dans le cas des Russes en 1933.

27. Lettre au père Martynov du 7/19 août 1887, citée in D. Stremoukhoff, *Vladimir Soloviev et son œuvre messianique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, s.d., p. 310-311.

28. « Comme membre de la vraie et vénérable Église orthodoxe orientale ou gréco-russe qui ne parle pas par un synode anti-canonique, ni par des employés du pouvoir séculier, mais par la voix de ses grands Pères et Docteurs, je reconnais pour juge suprême en matière de religion celui qui a été reconnu comme tel par saint Irénée, saint Denis le Grand, saint Athanase le Grand, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille, saint Flavien, le bienheureux Théodoret, saint Maxime le Confesseur, saint Théodore le Studite, saint Ignace, etc. – à savoir l'apôtre Pierre, qui vit dans ses successeurs et qui n'a pas entendu en vain les paroles du Seigneur : "Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon Église – Confirme tes frères. – Pais mes brebis, pais mes agneaux". » Vladimir Soloviev, *La Sophia*, *op. cit.*, p. 150.

29. Sur cette question, voir l'étude d'Andreï Chichkine : Andreï Šiškin, « Rossiia i vselenskaja Cerkov' v formule Solov'ëva i Viačeslava Ivanova » [La Russie et l'Église universelle dans la formule de Soloviev et Viatcheslav Ivanov], in *Viačeslav Ivanov – Peterburg – Mirovaja kul'tura*, Tomsk – Moscou, Vodolej, 2003, p. 159-178.

conscience claire de sa destinée, frappe à la porte de l'histoire universelle. Quelle est votre parole, peuples de la parole³⁰ ? [...] Votre parole, ô peuples de la parole, c'est la théocratie libre et universelle, la vraie solidarité de toutes les nations et de toutes les classes, le christianisme pratiqué dans la vie publique, la politique christianisée ; c'est la liberté pour tous les opprimés, la protection pour tous les faibles – c'est la justice sociale et la bonne paix chrétienne. Ouvrez-leur donc, porte-clef du Christ, et que la porte de l'histoire soit pour eux et pour le monde entier la porte du Royaume de Dieu³¹.

Si les Slaves, et les Russes en particulier, devaient jouer un rôle déterminant dans l'Histoire, c'était donc après être passés par la porte dont Pierre a les clefs, en se rattachant à la filiation romaine. Mais, dans ce cadre, c'étaient désormais eux qui étaient appelés à parler.

On sait que Soloviev imagina un temps que le dernier pape se réfugierait à Saint-Petersbourg sous la protection du tsar, le dernier empereur chrétien³². Selon l'adage *ubi Papa ibi Roma* (qui remontait à un autre exil, celui d'Avignon), la présence du pape faisait alors de Saint-Petersbourg, qui répondait ainsi à la vocation inscrite dès ses origines dans son nom de baptême hollandais, la nouvelle et der-

30. Le rapprochement des étymons *slav* et *slovo* (« parole ») est un des lieux communs du messianisme slave romantique, notamment dans les *Cours* d'Adam Mickiewicz au Collège de France.

31. Vladimir Soloviev, *La Sophia*, *op. cit.*, p. 150-151.

32. C'est là le plan « tioutchévien » du projet de monarchie universelle de Soloviev. Tiouttchev avait été très frappé par la visite du tsar Nicolas I^{er} à Rome en 1846, au cours de laquelle le souverain russe s'était agenouillé devant le tombeau de saint Pierre au Vatican. « L'Empereur prosterné n'y était pas seul. Toute la Russie était là prosternée avec lui. Espérons qu'il n'aura pas prié en vain devant les saintes reliques » (Article de 1849 paru dans la *Gazette universelle* et repris, avec sa traduction russe, dans F. I. Tjutčev, *Političeskie stat'i* [Articles politiques], Paris, YMCA-Press, 1976). Voir aussi l'article de Soloviev : « Poezija Tjutčeva » [La poésie de Tiouttchev] (1895), in Vladimir Solov'ev, *Sobranie sočinenij...*, *op. cit.*, t. VII, p. 133-134. Dans cette même veine, Soloviev écrira : « La destinée historique de la Russie est de fournir à l'Église universelle le pouvoir politique qui lui est nécessaire pour sauver et régénérer l'Europe et le monde. » (*La Sophia*, p. 147). Déjà en 1800, le tsar Paul I^{er} s'était déclaré « catholique de cœur » et avait offert au pape Pie VII de se réfugier à Saint-Petersbourg. Là-dessus, voir A. Walicki, *Rosja, katolicyzm i sprawa polska* [La Russie, le catholicisme et la question polonaise], Varsovie, Prószyński i S-ka, 2002, p. 20-21 et 81-82.

nière Rome (Sankt-Peters-Burg : non pas ville de Pierre le Grand mais ville de saint Pierre)³³. L'avenir de la Russie et sa mission étaient, on le voit, dans l'accomplissement du mythe de Rome³⁴ à condition aussi que Moscou renonçât à devenir une hypothétique « troisième Rome ».

Il y avait là dans la pensée de Soloviev une dimension utopique dont il se défit à la fin de sa vie avec les *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion*. Mais même dans la contre-utopie que présentent ces dialogues, la vision de l'unité de l'humanité et de son salut spirituel autour de l'idée romaine reste centrale³⁵. Comment nier qu'il y ait déjà eu, avant le retournement ironique des *Trois entretiens*, une vérité indépassable, et donc libre de tout utopisme, dans les considérations de Vladimir Soloviev sur l'Empire, Rome et l'Église ? Le passage suivant, sur lequel nous concluons, ne semble pas avoir perdu de sa pertinence un siècle plus tard :

Le véritable empire est le dépassement de l'exclusivisme culturel et politique de l'Orient et de l'Occident, le véritable empire ne peut être ni une puissance uniquement orientale ni une puissance uniquement occidentale. Rome est devenue empire quand les forces de l'Occident celto-latin y ont été équilibrées par toutes les richesses de la culture gréco-orientale. La Russie est devenue un authentique empire et son aigle à deux têtes est devenu un symbole véridique quand, inversant le cours de son histoire, la Moscovie à demi asiatique, sans renoncer à ses obligations et traditions fondamentales, renonça à ce qu'elles avaient d'exclusif et, par la main puissante de Pierre, ouvrit une large fenêtre sur le monde de la ci-

33. Je renvoie ici à la célèbre étude : J. M. Lotman & B. A. Uspenski [Uspenskij], « Moscou, la "Troisième Rome". L'idée et son reflet dans l'idéologie de Pierre I^{er} » in *Sémiotique de la culture russe*, trad. de Françoise Lhoest, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990, p. 75-88.

34. À condition que la Russie reste un empire et qu'elle renonce pour cela à opprimer les minorités. Si Soloviev s'est opposé avec la vigueur que l'on sait à la politique de russification des nations allogènes (Polonais, Baltes) ou de persécution des minorités religieuses (juifs, uniates, sectes protestantes, vieux-croyants) menée par l'empereur Alexandre III et Constantin Pobedonostsev, c'était à la fois par souci de la liberté humaine et parce qu'il voulait que la Russie demeure un empire. Le libéralisme politique de Soloviev est inséparable de son monarchisme impérial, l'empire étant unité de ce qui est divers.

35. C'est ce que je me suis attaché à montrer dans mon introduction à la traduction française de ce livre : Vladimir Soloviev, *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion*, Genève, Ad Solem, 2004.

vilisation d'Europe occidentale et que, s'affermissant dans la vérité chrétienne, elle reconnut – au moins dans le principe – sa fraternité avec tous les peuples³⁶.

EHESS
Paris

36. « Mir Vostoka i Zapada » [Le monde de l'Orient et de l'Occident], 1896, in Vladimir Solov'ëv, *Sobranie sočinenij...*, *op. cit.*, t. VII, p. 381-384.